

ROMAN



COLLECTION

Romans  
d'aujourd'hui

# La belle âme

Christophe Vieu



Éditions

Chemins de tr@verse



sur

Bouquineo.fr

**C**hristophe Vieu

## La belle âme

Une histoire d'amitié fraternelle à une époque de l'histoire franco-allemande encore dominée par des sentiments de haine et de domination.

Un autre regard sur la guerre à travers l'illustration d'une forme particulière de résistance, celle du cœur et de l'esprit.

« Personne ne m'a entendu descendre l'escalier. Il faisait chaud dehors, et dans l'air écrasant zigzaguaient dans un charivari infernal des insectes affolés par l'approche de la nuit. Au-dessus de moi, une agitation bourdonnante évoquait un ultime combat perdu d'avance contre les ténèbres ; au firmament, en avance sur toutes les autres, solitaire, une étoile frétillait. L'Allemand se tenait là, assis sur la balustrade, dans des vêtements légers, le col de sa chemise ouvert, comme un invité qui s'est mis quelques instants à l'écart du monde, et il fumait. Dans quelques minutes la nuit descendrait, l'envelopperait tout à fait. Plus rien dans son apparence n'évoquait sa mission, et que dire de sa posture presque désinvolte ? Mais devais-je pour autant en conclure que cela le rendait inoffensif ? Quand j'ai vu qu'il regardait dans ma direction, j'ai tourné la tête, moi aussi pris d'affolement, bien qu'il n'y eût rien d'hostile dans ce regard. Un frisson m'a traversé ; et cette onde glissant le long de ma peau par petites vibrations brèves fut à la fois violente et agréable. J'ai pris à droite vers le bois, d'un pas rapide, presque nerveux, comme si j'avais commis quelque faute ; mais j'ai senti ses yeux me suivre, comme un petit cours d'eau tiède et clair, jusqu'à ce que je disparaîsse complètement sous les arbres où se tapissaient déjà de vastes nappes obscures. »

**D**irection éditoriale  
Yves Morvan

[bouquineo.fr](http://bouquineo.fr)

## Préface de l'éditeur

Dans un bel enchâssement de récits, de sa plume rare, maîtresse de phrases cadencées et musicales, Christophe Vieu distille savamment l'atmosphère des premiers pas de la Seconde Guerre mondiale en France. Dans ce contexte particulier, il nous fait vivre l'amitié interdite entre un adolescent français et un jeune occupant allemand. Des descriptions de personnages fines et légères sur une toile de fond historique aux tons sombres nourrissent un récit sensible à la douceur dérangeante. Cet ouvrage envoûtant tranche avec ses précédentes œuvres, et nous découvrons avec bonheur une nouvelle facette de son talent.

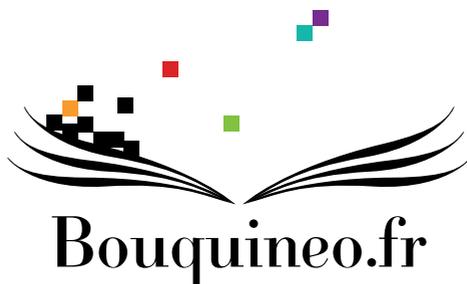
Yves Morvan

## L'auteur

Christophe Vieu est à l'origine avec un groupe d'écrivains de théâtre du lancement dans les années 2000 de la « première semaine mondiale des auteurs vivants ». Il a écrit une quinzaine de pièces de théâtre et a participé à des nombreux festivals. Il a porté lui-même à la scène quelques-uns de ses textes les plus percutants, dont le monologue *Oriane ou la meilleure façon d'aimer*, *Conséquences fâcheuses d'une nuit sans sommeil* et la pièce en un acte *Le Millième* librement inspirée de l'exécution du millième condamné à mort aux États-Unis et présentée dans le cadre des Rencontres à la Cartoucherie de Vincennes. Il est aussi auteur de nouvelles dont certaines ont été primées, et plus récemment de deux romans. Sa rencontre avec le monde germanique a été déterminante dans son cheminement intellectuel et artistique. Il tisse des histoires insolites qui se nourrissent de son imagination foisonnante et de ses nombreux voyages. Ses personnages souvent marginaux et d'une vitalité inépuisable nagent à contre-courant et jettent sur le monde un regard décalé mais requinquant. Ses textes rigoureux et inspirés, au phrasé si particulier, témoignent d'un engagement total dans l'écriture.

Editions  
■ Chemins de tr@verse

SUR



**Toute diffusion du contenu de cet ouvrage, sans l'autorisation  
expresse de l'éditeur, sous quelque forme que ce soit,  
viole les règles relatives au droit d'auteur et expose  
le contrevenant à des poursuites judiciaires.**

© Éditions Chemins de tr@verse, Paris, 2013

Dépôt légal : septembre 2013

Édition de septembre 2013 (première édition)

Isbn PDF : 978-2-313-00460-9

Isbn epub : 978.2.313.00461-6

Isbn Mobi : 978-2-313-00458-6

Photo de couverture : © Evok – Fotolia.com

Éditions Chemins de tr@verse

4, avenue Burdeau

69250 NEUVILLE SUR SAÔNE

Couverture : Béatrice Thony, d'après la charte graphique de Claire Sidoli

Christophe VIEU

# La belle âme

Récit

Éditions Chemins de tr@verse

Je ne me souviens pas des visages, j'ai oublié les voix, mais gronde encore à mes oreilles le murmure lancinant de la rumeur. Elle est irrémédiable, en cela elle ressemble à la fatalité. Je me rappelle son souffle qui happe, dilue chacun dans la multitude, ne laissant aucune chance aux consciences individuelles de demeurer souveraines, imbues d'elles-mêmes. Les habitants de L., plutôt réservés de caractère, des natures rentrées, se mettent à parler, à se répandre, les phrases à couler de leurs bouches comme si venaient de céder en eux cette retenue millénaire, et le flot des paroles versées sur la voie publique, et qui s'amoncellent, forme une vaste trombe d'air qui se propage dans les rues, les quartiers, sur les places, et pousse la porte des maisons. C'est la peur qui les rend si loquaces, d'une loquacité incontinent soudain, depuis qu'on a annoncé que le nord-est allait céder, que la France serait envahie, déçue. La ville est secouée d'un grand,

irrépressible émoi au pouvoir contagieux. À les entendre, c'est la fin du monde. Les envahisseurs condamneront les hommes les plus vaillants aux travaux forcés, contraindront autoritairement les jeunes à chausser leurs bottes et enfiler leurs uniformes, et quel pitoyable spectacle alors que ces petites têtes brunes paradant aux côtés de ces bêtes blondes ; les femmes seront soumises sans défense à leurs désirs sauvages et les enfants battus, arrachés à leur foyer, et livrés à leur cruauté, au mépris des supplications et des hurlements des mères qui porteront toute leur vie la douleur de cette mutilation. À les entendre, les pillages succéderont aux massacres, ils sèmeront autour d'eux la mort et la désolation, ces gens-là, cela se lit sur leurs visages, ce goût de la violence, de vrais bouchers dit-on. À ceux qui ne craindront pas de la regarder en face, cette violence aura d'abord la couleur de l'acier, sera d'une froideur azurée qui donne le frisson ; pourtant d'un calme inquiétant, sournois, comme dans l'économie permanente d'elle-même, elle n'éclatera vraiment que plus tard au grand jour.

Ainsi, chacun raconte le désastre à venir avec ses mots, ses images de sang, sa succession macabre de crimes et fait le compte hypothétique des destructions, des malheurs et des privations. Mais les imaginations sont si fécondes à envisager le pire que le jour où ils arriveront enfin, ces sanguinaires, après des jours d'attente angoissée, d'hystérie hypertrophique et de promesses grandiloquentes, qui sait si en les voyant le monde ne sera pas soulagé, car la réalité est souvent moins effrayante que l'idée que l'on s'en fait.

En attendant, chacun le pense ici, l'effroi que l'Histoire nous impose est injuste à hurler. La bonne petite ville de L. ne

demande rien, ni au gouvernement, ni à l'Etat, ni à aucune autre instance nationale, elle veut juste qu'on la laisse exister tranquillement, ses heures de gloire sont derrière elle, son passé brillant révolu. La cité des Calètes, mentionnée dans un ouvrage géographique de Ptolémée, fut grande, convoitée, commerciale, à ceux qui en doutent on montre le théâtre gallo-romain, les pierres, les routes, les thermes et les vestiges du forum, les objets. Mais au III<sup>e</sup> siècle tout l'Empire s'ébranle ; et la ville est entraînée dans ce grand mouvement d'aspiration qui marque le début de sa chute. La Seine qui a reculé ou qu'on a remblayée personne ne le sait, et la disparition du port, point de jointure entre le monde des eaux fluviales et celui plus tumultueux des mers, favorise son déclin. Puis, après les invasions saxonnes, hors quelques abris épars, plus rien ne témoigne bientôt sous le remblai qu'elle fut. Avec le retrait du fleuve et la fin définitive de toute influence, est venu peu à peu ce sommeil maintenant ancien qui enveloppe toute chose, un sommeil asphyxiant qui confit les êtres dans une sorte de dévotion passive au destin. En aucun autre lieu, on n'est aussi mal préparé à affronter une présence étrangère. Le maire a tenu à ses administrés un discours appelant à la sacro-sainte allégeance éternelle, mais on se demande bien où l'on pourra puiser la force d'être à la hauteur des événements s'ils continuent sur cette pente funeste.

Au lycée nous ne parlons que de cela tout le jour, de cette invasion, de l'arrivée à L. de l'armée allemande, de la procession de chars et de camions débouchant tout à coup dans la rue principale et progressant dans un cliquetis de métal frotté comme une grosse chenille noire, lente et féroce, jusqu'à la place de la mairie où des curieux ne manqueront pas de se rassembler pour juger de l'effet sur les esprits et les visages de l'armée du Führer.

Mes camarades, dans l'intransigeance de leur jeune âge, s'insurgent, se cabrent devant l'infamie, et, contaminés à leur tour par le virus de la loquacité ambiante, inondent la cour de récréation de leurs phrases pompeuses et définitives.

Oui, la résistance a commencé dans le cœur de ces jeunes patriotes à peine sortis de l'adolescence et prêts à se sacrifier parce qu'à dix-sept ans la fureur de vivre est si débordante qu'elle absorbe jusqu'à l'épouvante du trépas. Ils concoctent au fil de leurs harangues une victoire certaine. Ce sont peut-être les seuls ici à envisager un peu sérieusement de faire la guerre, de prendre les armes, de se mouiller.

Il y en a un qui ne se dépare plus de sa carte du territoire, il s'appelle Jean Buquet, c'est un petit gars que les circonstances révèlent, il établit une géographie stricte de l'observation autour de la mairie, du théâtre gallo-romain, de la Grand-Place, avec des postes stratégiques bien dissimulés. Jean, on le sait de santé fragile, il a des petites mains blêmes et fines qu'il cache souvent au fond de ses poches. Il est issu d'un autre milieu, mais aujourd'hui on le regarde avec admiration. Il a déniché des planques, il passe tout son temps à cela, après l'école il nous les montre, c'est l'éblouissement. Il parle d'assauts, d'attentats surprise, etc. Mes camarades se gobergent de ces stratagèmes miraculeux. Jean est le sauveur de la Nation, qui pourrait en douter ? Tout est encore possible aussi longtemps que l'ennemi n'existe dans les imaginations que par l'horreur qu'il inspire. À ce stade, toutes les extravagances guerrières sont encore permises.

– Tu te sens capable de tuer, toi ?

– Je ne sais pas, je n'ai jamais essayé. Nous, tu sais, dans ma

famille on est plutôt habitués à sauver les gens.

– Oui, mais tout ça Hadrien, c'est fini. L'ennemi arrive. Il est à nos portes. Mon grand-père a une carabine. La prochaine fois que je vais à Saint-Romain, je la lui fauche. Vous avez des armes, vous ?

– Je n'ai pas envie de tuer des gens.

– C'est pas des gens, c'est des bêtes. Tu n'es qu'un dégonflé. Tout le monde le dit que tu es une mauviette.

– Non, c'est toi qui le dis à tout le monde, Jean. Parce que tu es jaloux.

– Jaloux, mais tu t'es vu ?

– Jaloux parce que toi, ton père, il travaille à la filature.

L'audace aveugle imputable à notre jeunesse n'est pas notre seul bien commun. Nous partageons aussi ensemble le privilège d'être des bourgeois parfois insolents, même si je le suis infiniment moins que les autres, nous fumons en cachette et nos parents possèdent une automobile, nous connaissons Rouen et nous avons tous visité Paris. Nous trouvons que L. est une ville ennuyeuse où les filles sont plus vilaines qu'ailleurs. Nous avons grandi dans une quasi totale indifférence aux dissensions du monde. Et maintenant voilà en plus de la laideur affligeante des filles de L. celle de la guerre, du sang, de la peur qui suinte sous la peau, qui se glace dans la voix, dans le grain des pupilles, comment ne pas être tentés de paraître héroïques pour y échapper ?

La plupart du temps je les écoute, les garçons de mon âge, je ne suis pas de ceux qui se mettent en avant, s'imposent, forcent autrui à les suivre. Je dis « nous » par faiblesse, par lâcheté, par

mimétisme. Je me convertis par facilité aux idées de mon entourage, je forge mon opinion sur celles des autres, j'adopte toujours les comportements en vogue, les convictions les plus répandues, que la meute a validées, qui sont saines et de ma génération. Je prends le parti des élèves sans m'opposer ouvertement aux maîtres. Je suis un expert du louvoiement, un indécis doublé d'un apolitique. Les coudes appuyés sur la table, dans la salle de classe, je lutte mollement contre le doux vertige d'un songe. Parfois mes yeux s'évadent. Mais, quand je dois écrire, je note tout, je ne laisse rien m'échapper, j'aimerais être un lycéen exemplaire, une éponge jamais saturée, une réserve de savoir. De bonnes notes, pas l'excellence, jamais. Il y a en moi une sorte d'inertie, et depuis peu une vague crainte qui n'a rien à voir avec la guerre, celle d'être entraîné contre mon gré dans un autre âge, comme un bagage qu'on jette par-dessus bord et qu'on livre à la furie des océans.

Je voudrais que se prolonge un peu encore ce temps préservé de l'adolescence, je ne suis pas rassasié de son insouciance, de ce qu'on exige de moi le strict minimum, peut-être est-ce là une forme de paresse ou de dilettantisme atavique.

Le respect que j'inspire autour de moi ne vient pas du rayonnement de ma personne, je suis trop hésitant pour plaire, trop terne pour briller, trop docile pour prétendre au statut de meneur. Il vient de ce que mes parents sont propriétaires du château de la Créquinière, la plus belle demeure de L., celle qu'il est impossible de ne pas voir lorsqu'on arrive ici, d'où l'on domine du regard depuis la grande esplanade les vestiges crénelés du théâtre gallo-romain, la mairie, la Grand-Place, toute la ville. Nous sommes châtelains depuis des temps immémoriaux. Tout le

monde nous connaît, notre histoire est publique. La Créquinière s'élève fièrement, non sans une certaine arrogance, au milieu d'un vaste parc, avec son étang bleuté, sa grille de quatre mètres de hauteur, son escalier en faux bois construit au début du siècle par un artiste italien et qui permet d'accéder à une forêt adossée à une pente, son perron monumental et son jardin à la française. Tout cela en impose, cette architecture, ce foisonnement végétal, cette richesse transmise, l'opulence où nous vivons, la majestueuse ordonnance des buis. Ceux qui ont le privilège de nous fréquenter s'extasient silencieusement sur les parquets à chevrons, les chaises recouvertes de tapisserie de Bruxelles, les cannelures dorées des pilastres d'angle, les motifs floraux des cimaises, les meubles cossus commandés par nos ancêtres à des compagnons et fabriqués au château. C'est d'abord cela par quoi je suis plus que tout autre fréquentable aux yeux des quelques nantis que compte notre ville, je le sais. Mais pour le moment les gens de cette petite société provinciale fermée sur elle-même à laquelle j'appartiens pataugent surtout dans une grande inquiétude : que va devenir cette patrie aimée qui a perdu la bataille ? Et jusqu'où pousser l'asservissement qui résulte de la défaite ?

Mon père est médecin et ma mère est dévote. Ils ne sont pas tout à fait d'accord sur les moyens d'y parvenir, mais tous deux ont en commun de croire qu'on peut faire quelque chose pour aider les hommes à moins souffrir ici-bas. Mon père mise sur le diagnostic, ma mère sur la clémence divine. Ils officient en même temps avec une ferveur égale dans des sphères séparées. Il palpe, écoute, prescrit dans le cabinet du rez-de-chaussée, juste à droite en entrant dans le grand vestibule vert de mer ; elle s'inflige de légères privations et se retire une fois par jour seule dans la

chapelle du domaine où elle ressent plus fortement que dans tout autre lieu de culte la présence de Dieu. Elle l'abreuve de prières.

Mes parents ne se disputent presque jamais. Il y a entre eux un climat de concorde, une solidarité d'amour, à la fois discrète et visible. La parole entre eux semble superflue, comme imposée de l'extérieur, une concession à la vie sociale, aux conventions, ils n'en abusent pas. Chacun dit de l'autre souvent qu'il est un être *délicieux*. Ils sont en désaccord parfois, jamais devant moi. J'en souris d'attendrissement aujourd'hui. Ils donnent l'impression d'avoir grandi ensemble, de s'être forgés l'un au contact de l'autre du plus lointain de leur existence, tant ils se connaissent, sont pris dans le tout d'une entente inaltérable qui était là dès l'origine, qui les a précédés, les ferait presque se confondre. Mais ces dernières semaines je vois que mon père est préoccupé, songeur, presque abattu. Étrangement, sous l'effet de ce changement d'humeur, il a l'air de s'être un peu éloigné d'elle. Je le remarque sans en prendre ombrage. Autour de lui il y a comme un cercle dont ma mère elle-même, malgré leur complicité, paraît exclue. Elle commence discrètement à en souffrir. Ma mère souffre toujours un peu, c'est une disposition de son caractère, rien d'inquiétant, l'effet sur elle d'une foi marquée par la douleur, le sacrifice et la mort. Mon père s'en est depuis longtemps accommodé et a accepté l'idée qu'il ne peut rien contre cela. Je dis que je vois l'inquiétude de mon père, c'est-à-dire qu'à des détails par nous seuls, ma mère et moi, perceptibles, nous constatons chez lui, dans cette sorte d'apathie insidieuse qui le fait plus lentement, plus péniblement se mouvoir, les signes d'un découragement.

Selon la logique de leur progression, et au rythme où vont les

choses, l'arrivée des Allemands en Normandie est maintenant imminente, nous savons que nous n'y échapperons pas, mon père lit les journaux tous les jours et écoute la radio le soir, mais à table il n'en parle pas. Il doit se rendre compte de l'impression désastreuse que produit sur ma mère, en lui, sur son visage, dans toute sa personne silencieuse et fermée, la débâcle. Cela participe juste à mes yeux d'une déprime générale, légitime sûrement, mais passagère, ce changement ne me perturbe pas, je ne prends pas dans l'insouciance dorée de mes dix-sept ans la mesure véritable de ce qui va se jouer, se joue déjà, des conséquences d'une situation qui nous est, Français, très défavorable. Je ne perçois pas vraiment ce qu'elle a d'humiliant, d'infâme, quels douloureux souvenirs elle réveille.

Je rentre du lycée et la plupart du temps je monte aussitôt dans ma chambre après avoir pris le goûter que me prépare tous les jours notre bonne Lisette, pain, beurre, camembert, et un fruit de saison ou une part de tarte aux pommes. Il est fréquent que ma mère à ce moment-là soit encore absente, pas très loin puisqu'elle est partie prier dans la chapelle. J'apprends mes leçons, je fais mes exercices d'algèbre, une version latine ou un thème grec, et une fois ces tâches achevées je me replonge dans le livre du moment, le *Rouge et le Noir* de Stendhal ou les *Confessions* de Jean-Jacques Rousseau. Ensuite je prends un bain, j'ai ce privilège de pouvoir me baigner tous les jours. Je me lave de toutes les histoires entendues pendant la journée au lycée, la guerre et tout le tremblement, exfolie de ma peau ses remontées d'égout. Je me définis en priorité comme un spectateur attentiste, mes promesses de m'engager auprès des lycéens les plus enragés contre l'envahisseur ne sont pas sérieuses, du vent, des billevesées. Parfois je poursuis ma lecture dans la baignoire.

Musset s'accommode parfaitement de l'amollissement des immersions prolongées.

En milieu de semaine mes parents reçoivent à dîner les Rosenberg. Un dernier moment ensemble autour de la table avant le déferlement nazi. Mon père y tient beaucoup, qui sait de quoi demain sera fait, si nous pourrions encore circuler, parler librement, organiser notre vie selon notre bon vouloir, rester Français. Ils viennent régulièrement à la maison depuis des années. Monsieur Rosenberg est l'autre médecin de L., donc le confrère de mon père. D'ordinaire ce sont des gens d'une grande jovialité, madame porte des robes claires, amples, un peu démodées, en organdi souvent, qui ne semblent pas avoir été taillées pour elle, peut-être destinées à une comédienne de théâtre des grands boulevards, et seulement pour faire ressortir la joie foncière, bruyante et spontanée qui est le climat ordinaire de son âme ; des chapeaux colorés, surmontés de bouquets qui sont de véritables jardins suspendus ; en toute saison des gants qui recouvrent ses avant-bras. C'est un couple tout en contrastes, les Rosenberg, l'eau et le feu, l'étrange attirance de natures opposées.

Lui, Simon, son mari, fait concurrence par sa discrétion et son sérieux à mon père. Inutile de préciser que les hommes s'entendent merveilleusement bien : ils sont pareils. Aussi consciencieux, d'une humanité identique, admirables autant par leur vaste culture que par leur grande bonté, encline au pardon, à une compassion sans bornes au malheur d'autrui, des hommes d'exception. Ils discutent pendant des heures au salon de leurs patients tandis que les femmes font un tour de jardin. Au printemps, je les observe parfois, assis à l'écart sur la balustrade

qui entoure la grand-cour devant laquelle trône le rutilant véhicule de nos hôtes. Au terme d'une longue promenade, madame Rosenberg revient au bras de ma mère avec un gros bouquet de fleurs, le visage comme enivré du parfum des roses, et son mari benoît, alerté par son rire, sort et proteste mollement en marchant à sa rencontre. Tout le monde est dehors, règne dans l'air cette paix de fin d'après-midi dont chacun récolte dans le cœur la douceur apaisante. Madame Rosenberg lance, en explosant de rire, le regard ébloui par le feu chamarré de sa cueillette, que le jour de son enterrement elle sera heureuse de se trouver aussi fleurie qu'au jour de ses noces.

Mais cette fois-ci les visages sont éteints et les voix sont mornes. La déroute nationale est devenue le désastre intime de chacun. Même Esther Rosenberg porte une robe grise, plus seyante, presque stricte ; elle est en rupture totale avec son style habituel, ses couleurs de prédilection, l'aisance du tissu, les voiles. Elle rit encore un peu, mais ce n'est plus du tout la franche, insouciante hilarité d'avant, quelque chose s'est détraqué dans la mécanique qui paraissait pourtant inaltérable de ce rire.

Lisette s'affaire et à son habitude donne le meilleur d'elle-même, souriante et brave, naviguant avec souplesse de la cuisine à la salle à manger, percée de lumière dans le ciel éteint de cette journée morose. Elle en a vu d'autres, pas de quoi céder au désespoir, le bruit des malheurs annoncés ne parvient pas encore jusqu'à ses oreilles, jusqu'à son cœur déjà bien malmené et qui s'est un peu refermé avec le temps. Ses épaules charnues et robustes ont porté d'autres fardeaux. La vie ne lui a rien épargné, à seize ans elle a perdu son frère tombé à Verdun, son frère aîné qu'elle adorait dit-on, la poitrine explosée, et elle est entrée alors

dans le deuil de cet être chéri, qu'elle n'a jamais voulu partager avec personne et cache depuis derrière cet air aimable qui est l'envers de la tristesse.

Elle a épousé Pedro, notre jardinier ; le lendemain de leurs noces, ils sont entrés tous les deux au service de mes parents, cela fait plus de vingt ans.

Plus tard, la même année que ma mère, et le même mois, Lisette est tombée enceinte, quelle merveilleuse coïncidence, les deux gamins vont grandir ensemble. Maman, malade déjà, n'avait pas de lait ; c'est Lisette qui m'a donné le sein. Ma mère s'y est d'abord opposée avec une opiniâtreté féroce, mais face aux arguments fondés de papa, l'avis du spécialiste, elle a cédé, à regret, scandalisée de l'idée qu'elle devrait peut-être un jour la bonne santé de son enfant à une paysanne. Quant au petit Anatole que Lisette allaitait en même temps que moi, et qui me dépassait même en vigueur, on a fini par se demander à l'entendre pousser de petits couinements de bête apeurée s'il était vraiment comme les autres enfants de son âge. Personne n'avait jamais vu ça. Mon père, homme diplomate et délicat, prendra mille précautions pour expliquer à Pedro que son fils demeurera simple d'esprit. Ainsi au fil des ans, tandis que je m'épanouis, que je deviens intelligent, un peu espiègle, Anatole qui est physiquement normalement constitué dévoile à son entourage accablé l'étendue de son infirmité mentale. Il déçoit toutes les espérances, son cas est décourageant, rare, tant de tares concentrées chez un seul être humain. Il ne parlera jamais comme les autres gamins, mon père l'affirme. Il ne le dit pas aux parents, mais il sait lui qu'Anatole ne quittera pas ses façons de brute hirsute, haletante, qu'il y aura toujours chez lui quelque chose de sauvage, d'indompté,

d'éruçant, comme l'attestation vivante que la médecine, l'éducation et la civilisation ont échoué, malgré les soins, une attention maternelle omniprésente, l'amour blessé du père, l'attente suppliante du miracle. Pedro n'acceptera pas d'avoir un fils idiot, un prolongement si risible de lui-même est une chose inacceptable pour cet Espagnol imbibé de fierté. Il n'emmènera jamais son fils en ville, la honte, le rire des gens. Lisette enfermera ce nouveau malheur dans son cœur et continuera de sourire gentiment sans se plaindre jamais.

Ma mère prendra l'habitude de parler de ce *pauvre enfant* en serrant dans ses pieuses mains son bréviaire à reliure de nacre. À chaque fois qu'elle verra le père et le fils ensemble, alors qu'il court en tous sens sur le gravier de l'esplanade et hurle et souffle aussi désespérément qu'un cochon de lait qu'on veut attraper, elle ne pourra pas s'empêcher de s'informer des progrès de sa maladie, ignorant ou feignant d'ignorer que c'est comme le réveil brutal en plein sommeil, la plaie encore purulente qu'on rouvre au couteau, le fer qu'on porte au rouge.

En grandissant, il passera beaucoup d'après-midis le nez collé à la fenêtre à regarder cet autre petit garçon intrépide qui court sur la balustrade ou joue seul au ballon sur l'esplanade, le petit châtelain chanceux, malin, vif et robuste grâce au bon lait de sa mère, mais qui s'ennuie. Point n'est besoin de déborder d'intelligence pour comprendre que c'est beaucoup plus drôle de jouer au ballon à deux, tous les enfants savent cela d'instinct, qu'ils soient normaux ou attardés. Mais ma mère en a décidé autrement, même si, comme le lui a répété cent fois mon père, doctes explications à l'appui, le mal du petit Anatole n'est pas contagieux, que son enfant ne risque rien à passer une ou deux

heures dehors à s'amuser avec lui. Si j'avais été un peu plus courageux, je l'aurais emmené dans ma forêt privée, j'aurais levé l'interdit qui pesait sur ce domaine qu'un ordre absurde me contraignait à explorer seul, pour lui j'aurais fait taire cet égoïsme d'enfant gâté dans lequel je me vautrais pourtant avec jouissance.

Les Rosenberg s'en vont : l'automobile descend lentement en suivant les courbures de la longue allée gravillonnée, celle que ma mère a baptisée *allée du roi* parce que j'y ai fait paraître mes premiers pas. C'est un chemin étroit délimité des deux côtés par un couloir de fleurs et qui serpente à travers le parc légèrement pentu parsemé de vieux arbres. Il conduit les visiteurs motorisés jusqu'à l'imposante esplanade. Mes parents sont postés sur les marches du large escalier en pierres, de là-haut on voit la grille d'entrée et les deux énormes conifères bordés d'ombre qui, avec leur épais feuillage, protègent la propriété des regards indiscrets.

Sans attendre la fin de ces adieux interminables je cours, libre enfin, jusqu'à l'escalier de pierre taillé à même le roc et qui de loin a l'air d'un frêle assemblage de rondins de bouleau, mais je sens dans mon dos une présence lointaine, un regard accroché, insistant et lourd. Je me retourne et je vois Pedro qui taille un pied de buis à l'un des angles du jardin à la française. Quelle idée, à une heure si tardive. Toute la journée il est resté à proximité du salon pour ne rien perdre de nos conversations. Il nous guette, nous espionne perpétuellement. Moi surtout, il est toujours à me surveiller, à l'affût du moindre faux pas, de la moindre bêtise, il serait ravi que je fasse un impair, il exulterait à me surprendre enfin en train de me compromettre, et peut-être que je salisse notre nom et notre réputation ; il en retirerait beaucoup de gloire. Il attend patiemment son heure, son sécateur

entre ses doigts noueux. Ce petit bonhomme sec, taciturne et perfide, est comme un arbrisseau à multiples ramifications qui fleurira le jour où s'abattra sur nous quelque malheur. Je le sais, nous le savons, seule ma mère continue de penser qu'il est brave, parfois d'une naïveté sans bornes.

Je regarde quelques instants ces yeux perçants qui me scrutent dans l'espoir vague d'une défaillance, d'une folie, qui sait. Pedro s'imagine peut-être que je vais mettre le feu à ma forêt depuis qu'il m'a vu fumer en cachette, mais si elle brûle, et la Créquinière avec, que deviendra-t-il, lui, malgré son triomphe, parmi les ruines calcinées de sa dépendance ?

Je me glisse au milieu des ténèbres, heureux de retrouver mes arbres, leurs mamelles dures à fleur de terre où à chaque pas mon pied bute, l'odeur âpre que sèment le feuillage et la mousse humide, le grand silence inquiétant et profond sous la voûte immense des ramifications.

Au bout de deux heures la nuit a tout enveloppé, rendu la forêt inquiétante, son obscurité frémissante et dense a maintenant quelque chose d'angoissant qui me pousse à fuir. J'aime cette peur du noir qui me relie à l'enfance. Quand je débouche sur l'esplanade, je remarque qu'il y a de la lumière dans la chambre d'Anatole. On dirait qu'il m'attend, la face collée au carreau. Et je crois voir son visage rond, sans âge, tendu dans ma direction et qui semble m'observer avec envie.

Mais où sont donc les convois germaniques, les colonnes de soldats au regard droit, au pas d'une régularité de pendule et dont la seule vue vous fige d'effroi, les divisions cuirassées, les bataillons d'infanterie, l'artillerie lourde, l'artillerie légère, où sont les avions et la fanfare, où sont les drapeaux de cette armée de choc qui vient de mettre le pays à genoux ? Pour un peu on croirait à une mauvaise blague. Toute la journée on ne parlera que de cela, de ces trois camions qui sont arrivés aux aurores en toute discrétion, et dont quelques soldats se sont extraits, jeunes et souples comme des chats, la fatigue d'une mauvaise nuit sur la figure, et sans la fierté ou l'arrogance qu'on attendait d'eux en pareille circonstance, suivis d'un groupe de six motards en side-car qui roulaient lentement. Tout de même, on les aurait crus plus féroces et surtout plus nombreux. La petite ville de L. a peut-être servi de garnison à une légion romaine, ici ont paradé de

valeureux soldats en tenue de combat, fidèles à leur réputation héroïque, glorieuses processions d'un passé dont l'envahisseur inculte ne tient pas compte en se présentant aujourd'hui dans une risible simplicité militaire.

Il faut moins de temps à cette nouvelle-là pour se propager qu'un feu de broussailles au plus brûlant de l'été. Elle traverse les places en vol rasant comme un escadron d'hirondelles avant l'orage, se précipite hors des porches obscurs, caracole de paliers en fenêtres, pénètre incognito dans les boutiques où l'on cause, en ressort parée de tant de superfluités qu'elle ne se ressemble plus ; et poursuit sa course dans ses habits neufs, chausse sur les trottoirs une paire de bottes de sept lieues grâce à laquelle elle montera d'un pas lesté jusqu'au lycée Guillaume Le Conquérant, sur les hauteurs de la ville. Parvenue à cette destination ultime au bout d'une course effrénée, personne ne sait comment la nouvelle réussit à se glisser sous la porte des salles de classe, puis dans les oreilles des élèves qu'elle congestionne d'indignation. C'est Jean, le maigrichon, le médiocre à l'école, le pauvre assis presque par erreur à côté des bourgeois, mais révélé au fil des derniers jours et encensé par la bande, qui prend la parole, imposant une trêve au bruyant désordre qui vient de se lever depuis que l'on est sûr de n'être ni vus ni entendus par les deux surveillants en faction.

– Les Allemands sont arrivés, ils sont moins nombreux que prévu, bon, et alors ? On va s'en plaindre peut-être ? Nous allons leur montrer que nous, les jeunes Normands, nous avons de la moelle dans les os. Du cran à revendre. Nous sommes peut-être jeunes, mais nous ne sommes pas pour autant des vendus. Va s'instaurer ici, sur notre territoire, le règne des collaborateurs, des traîtres, des valets de l'occupant gagnés par faiblesse ou par

intérêt à la cause de l'ennemi. Nous, moi en tout cas, je ne ferai pas partie de ces gens-là. J'en prends l'engagement solennel.

Depuis quelques jours, chez Jean, une tendance nouvelle se fait jour : il pontifie. Mais son regard sévère sous les longs cils bruns n'est pas à sa place dans ce visage trop jeune, presque poupin encore, avec ses pommettes saillantes, sa roseur sanguine, sa peau feutrée, et le duvet d'ange le long des mâchoires encore incertaines.

En rentrant du lycée je croise Pedro un pli à la main, invariablement vêtu de ses loques de travail et de ses bottes de jardinier. Aujourd'hui il court, la hâte de délivrer sa missive ? Je constate chez lui, lorsqu'il s'arrête à ma hauteur, que nous nous retrouvons poitrine contre poitrine, et soudain il me toise d'une façon insistante, je pourrais même dire avec une sorte de défi, quelque chose d'inhabituel, une expression de malice, une victoire sourde qui se communique à ses bras, à ses jambes, à toute sa personne haletante. Il y a sur son visage tanné, mal rasé, sous les sourcils en broussaille, dans le fond obscur du regard, une froideur qu'on prendrait facilement pour une forme de supériorité méprisante ; et, débordant des yeux et de la bouche, un rayonnement de joie acidulée, une satisfaction mauvaise qui m'intrigue.

– Où vas-tu ?

– Comme toi, au château. Y'ai ce pli à remettre à ton père.

– Tu sais de quoi il s'agit ?

– Yo n'ai pas le droit de te le dire.

– Tu vas devoir attendre qu'il ait terminé ses consultations.

– Non, yo ne vais pas attendre. Yo vais frapper à la porte du

cabinet et yo vais dire : *Monsieur Du Mesnil, ouvrez-moi*. Et il va m'ouvrir.

– Mais tu peux bien me le dire, tout de même, je suis son fils.

– Non, yo n'ai pas le droit.

Le soir, au dîner, mon père lugubre ne desserre par les lèvres, il est figé, cerné de mystère, devenu en quelques heures une statue de glace inexpressive et d'un seul bloc, comme si un événement inattendu et effrayant rendait impossible désormais la parole, le geste, ou tout autre forme de communication humaine. Il a décidé, mais le pourrait-il vraiment s'il le voulait, de ne pas nous révéler encore ce qui l'opprime ; nous voulons reconnaître là un symptôme de sa légendaire délicatesse. Ma mère mange sa soupe en faisant glisser silencieusement sur sa langue des cuillérées à moitié pleines, on dirait que le mutisme de mon père lui coupe l'appétit et qu'elle ne se sent pas la force de dire qu'elle n'a pas faim. Elle n'ose demander ce qui ne va pas, la prière intérieure provisoirement lui tient lieu d'étai. Le repas a quelque chose de forcé, d'infiniment pesant qui assombrit mon humeur. Une envie de crier à mon père de tout nous dire fermente dans ma gorge, enfle et déborde dans ma bouche.

Mon père me fait soudain l'effet d'un témoin impuissant de quelque drame affreux qui le concerne et lui échappe, comme si brûlait là, devant lui, une part de lui-même. Je ne peux plus douter à présent que quelque chose a changé qui va faire s'accroître l'espace qui nous sépare et remettre en question l'équilibre de notre vie.

– C'était quoi, ce pli que Pedro t'a apporté ? J'ai vu à sa tête que c'était quelque chose de grave. Ce n'est pas le naufrage du Niobé, hein, papa ? Ce genre de nouvelles, on les apprend dans

les journaux. Et de toute façon, tout le monde le sait que les Boches l'ont coulé. Au lycée ils en ont parlé. Me le diras-tu ?

– Tu le sauras demain. Tant qu'un événement ne s'est pas produit... On peut se mettre la tête dans le sable et penser : non, cela ne va pas arriver. C'était une mauvaise plaisanterie... une fausse alerte... Ils vont peut-être changer d'avis, qui sait ? Ils ne vont pas nous faire ça, ils ne vont pas oser, pas à nous ? Tu vois, le malheur, cela finit par te concerner, personne n'y échappe en temps de guerre. Il touche même ceux qui n'ont rien fait pour l'attirer. Qui se croient à l'abri.

– Je ne comprends rien à ce que tu racontes, tu es si énigmatique ce soir ! Mais je vais aller m'enfouir la tête sous les draps puisque c'est ta volonté !

Le lendemain aux premières lueurs du jour j'entends un véhicule passer sous mes fenêtres, un bruit de moteur que je ne connais pas. Je me lève, je glisse dans la salle de bains, je fais une toilette sommaire. Le vrombissement a cessé ; plus aucune vibration sonore ne parvient d'en bas, comment savoir si l'on cause, si l'on bouge, qui rend visite à mon père de si bonne heure et pour quel motif ? Nous n'attendons personne. Un patient qu'on amène en urgence ? Une appréhension fébrile traverse mon corps engourdi, des visions de cauchemar traînent encore derrière mes yeux mi-clos.

Hier soir au moment de m'endormir l'idée que le message de Pedro (qui a tant contrarié mon père) émanait de l'armée française a surgi dans mon esprit : elle me sommait en des termes impératifs de rejoindre ses rangs illico.

Alors, la guerre est entrée dans ma nuit avec son horreur ordinaire, sa pluie de bombes, ses luttes sanglantes au corps à

corps, ses cris de haine, son ardeur à dévaster et à tuer, ses éclairs et ses crépuscules embrasés. Images rapides, parfois incomplètes, d'un monde déchiré, souillé, purulent. Soudain je suis allongé sur la terre tassée par le passage rampant des premières lignes. Elle résiste, mes griffes peinent à s'y accrocher, et dans les sillons que je creuse suinte une eau sale aux relents de sang. J'avance en me traînant selon le mouvement onduleux des vers, au-dessus de ma tête la nuit jette des volées de cendres sur le champ de bataille troué ici et là d'énormes béances sombres semées de lambeaux de chair et de morceaux d'organes calcinés. Autour de moi il y a des mains coupées. L'effroi persistant comme une douleur paralyse mes reins et ralentit mon avancée. Je suis livré aux tirs de l'ennemi dans une grande plaine ravagée qui a servi de décor au plus meurtrier des massacres modernes. Suivant les dérives de mon rêve, je suis un soldat largué en parachute, ou déserteur puis prisonnier condamné par une autorité absurde et tyrannique aux travaux forcés dans un camp isolé, mais toujours et partout flotte au vent le drapeau nazi. Je peux m'échapper grâce à l'intervention d'un détenu qui a saboté les installations téléphoniques du camp et sème une nuit entière un désordre apocalyptique. Affolement des hommes poursuivis, lâchés soudain dans la mâchoire des ombres. Coups de feu, des cris fusent, des corps s'effondrent. Par quel miracle je parviens à fuir ? Redevenu libre en terre étrangère, voué à l'errance, à la mendicité clandestine, je souffre des années durant le martyre de la solitude. Le froid traverse toutes les saisons, des étés grelottants aux printemps gelés dans des calices flétris avant d'éclore, le paysage est sombre, les maisons écrasées, enfoncées dans le sol, avec des toits aplatis, c'est un paysage en décomposition, un territoire improbable, vision créée par une

imagination fiévreuse, car personne ne pourrait supporter longtemps une telle désolation, un tel déchaînement de violence sur une partie du monde, fût-elle maudite, déchirée par des inimitiés centenaires. Et tout à coup je suis dans un train lancé à une allure démente filant à travers un paysage hérissé d'arbres gris et tordus par l'air glacé montant du sol pierreux. Le brouillard accroché aux branches est de lambeaux ; il les fait ployer sous sa charge. Et voilà que je suis entraîné dans une colonne humaine hétéroclite qui fuit à grands pas son malheur et semble se hâter vers un malheur plus grand encore, procession hagarde de femmes et d'hommes déracinés faite de chariots poussés à la force des bras ou tractés par des chevaux fourbus, de voitures antédiluviennes à la mécanique grippée, de poussettes surchargées d'objets domestiques qui s'entrechoquent dans un tintement continu parfois couvert par les hurlements des Stukas. Au loin, je devine la silhouette rabougrie d'un village, et les maisons serrées ressemblent à des barques blotties dans une rade en plein hiver, lacérées par un courant froid qui les rétrécit. À d'autres moments, en partance vers de nouveaux pays, je suis le train lui-même, coiffé d'un panache de vapeur, ruisselant et noir sous une pluie diluvienne. Toujours la pluie et les ténèbres, le sang, le bruit des canons, la mort qui plane au-dessus des êtres comme une volée d'oiseaux affamés, la marche forcée vers l'inconnu et cet opiniâtre regard de bête qui me sépare chaque jour davantage de l'humanité. Tel est mon cauchemar, une prison où j'ai glissé malgré moi, née de cette attente angoissée qui battait encore la chamade dans mon cœur hier soir au moment de m'endormir et qui a fait de moi la proie de folles divagations.

Habillé je passe alors dans l'autre chambre, celle qui communique aussi avec la salle de bains. Je regarde par la

fenêtre, une voiture est garée sur l'esplanade. Je ne veux pas croire ce que je vois. Non, en cet instant quelque chose en moi s'y refuse. Il y a là, en bas, juste devant le château, un véhicule de l'armée du Reich. Pas de l'armée ou de la police françaises, non, un véhicule allemand. Pris d'une panique animale je me répète cette phrase douloureuse qui s'enroule dans mon estomac, remonte jusqu'à ma gorge et devient une boule qui m'étouffe : *les Allemands ont envahi la Créquinière.*

Je comprends instantanément pourquoi ils sont là, ces monstres.

Ils viennent voler l'argent, les bijoux, le cristal, les assiettes à filigrane, le cuivre et les étains. Les commodes en marqueterie, les objets d'art, les tapisseries, les tableaux, tout. La Normandie, ses richesses, ils doivent s'imaginer qu'ils ont tout loisir d'en faire usage, qu'ils en sont les nouveaux propriétaires. Ils font faire une razzia au château. En toute impunité, forts de l'audace qui les caractérise, rafler des générations de souvenirs ; et briser notre intimité familiale. Reviennent à l'assaut des bribes de mon rêve. Ensuite ils nous tueront. Ce matin, la Créquinière sera notre tombe, pensai-je pompeusement.

Mais dans le salon la scène qui a lieu et le sentiment qu'elle suscite sont sans relation avec ce que j'ai imaginé un instant auparavant. Trois soldats en uniforme sont plantés là, droits comme des cierges, au milieu de la pièce, l'un d'entre eux, le plus jeune, sourit à mon père qui paraît soudain petit, physiquement d'une infériorité presque grotesque à côté des trois autres. Ils discutent dans un calme des gestes, de la voix, qui fait écho à la douceur de l'air, à sa moiteur sucrée, balayés par la lumière matinale qui inonde les larges portes-fenêtres du château de son

éblouissement. Je vois le visage de ces hommes en cet instant. Je vois le détail de ces visages blancs, lisses, à la fois réguliers dans le dessin, mais avec des angles droits, une netteté du trait qui n'a d'égale que la linéarité parfaite de leur posture. Je voudrais les regarder plus longuement, mais personne – et surtout pas eux – ne doit s'en apercevoir. Nous sommes habitués chez nous à ne rien laisser paraître, ni de nos états d'âme ni de nos pensées. Ni de nos désirs. On ne décèle même pas chez mon père la terreur qu'il ressent, qu'il dira plus tard avoir éprouvée de recevoir à sept heures du matin trois soldats allemands dans le salon de la Créquinière sous les lustres de cristal. Il ne s'étendra pas sur l'humiliation subie, par pudeur, sûrement aussi parce qu'il sait déjà qu'à part nous ici, témoins de son courage, personne ne sera tenté de l'admirer. Il n'y aura jamais rien d'admirable à recevoir des soldats du Reich à l'heure du petit déjeuner dans un salon somptueusement meublé et ouvert à la lumière déferlante du soleil de juin. Il aurait fallu fermer les fenêtres, rabattre les persiennes, draper notre château dans un deuil éloquent. Une telle clarté produit l'effet d'un outrage. Surtout lorsqu'on est le médecin traitant de plus de la moitié de la ville et de ce fait fatalement du côté du peuple, hostile par principe à toute fraternisation, fût-elle de façade, avec l'ennemi.

Il aurait fallu les ignorer, ne pas daigner leur parler, ne pas céder à la complaisance de les regarder ; c'est ce que tout le monde dira ici dans notre dos. Et surtout, il n'aurait pas fallu commettre l'imprudence suprême – quelle erreur – de leur servir le café sur un plateau d'argent, dans des tasses en porcelaine, avec sucre, lait et petits gâteaux. Une idée d'Yvonne, notre bonne qui fera tant parler d'elle. Ceux qui nous le reprocheront plus tard, savaient-ils que nous n'avions rien d'autre, pas de vaisselle